

HYURO



*Portrait d'une artiste murale
visible aux quatre coins de la planète*

Jennifer Mahé

«Hyuro no pinta en la calle. Hyuro habla con la calle.»

Escif

*Valence, Espagne.
Janvier 2022.*

N'y a -t-il pas matière à écrire un roman sur Hyuro ? Tout est à construire, à fouiller, à lire, à chercher, à analyser, à comparer afin de décrypter l'œuvre visible de tous.

Je rêve que sa vie envolée mais pour autant encore vibrante soit à portée de main.

*Quartier de Pextina, Valence.
Carrer del Bon Orde.
Décembre 2020*

D'habitude, il y a du monde dans les ruelles touristiques du quartier de Pextina. Les promeneurs matinaux descendent de leur appartement cossu pour prendre leur petit café après avoir baladé leur chien. Les commerçants lèvent leurs rideaux métalliques pour attirer les clients vers leurs fruits de saison colorée. Le libraire chez qui j'ai coutume de m'approvisionner est aujourd'hui fermé. Les habitants du faubourg semblent avoir quitté les lieux depuis l'arrivée de la pandémie.

C'est juste à côté de sa boutique que j'ai remarqué pour la première fois de ma vie une peinture murale intrigante sans savoir qui était à l'origine de cette création. Elle se trouve au numéro dix, rue du Bon Orde, peinte sur la façade beige d'un immeuble abandonné. La première chose qui me saute aux yeux, c'est son état de décrépitude. Par endroits, la peinture s'écaille, part en lambeaux, a perdu visiblement avec le temps de sa fraîcheur. Ce qui a été n'est plus. Des autocollants publicitaires et d'autres affiches de concerts disposés à la va vite sont venus accentués le travail de sape. La pluie, le vent, le soleil ont certainement terni les couleurs mais l'œuvre est là. Devant mes yeux.

Saisissante. Captivante. Fascinante.

Surréaliste.



On y voit le corps d'une femme debout, peinte légèrement de côté, portant à bout de bras une chaise et dont la tête traverse l'assise. Seule la partie haute de son visage dépasse, transperçant d'une manière forte et puissante l'impossible. Ses yeux sont fermés sans pour autant véhiculer une sensation de repos ni de sérénité. Elle porte une jupe longue, grise, plissée sur le devant, un brin strict et austère. Chaussée de godillots lourds, trop masculins pour cette silhouette droite comme un I.

La femme ne marche pas. Sa position immobile en est presque hostile. Quel titre pourrais-je donner à ce portrait de plain-pied énigmatique dont je ne peux détacher mon regard ? Trois mots me viennent : la silla rota. La chaise cassée.

Avant de partir, je m'aperçois qu'en bas à droite de cette esquisse figurent une signature en cinq lettres et une date : HYURO, 2013. Les éléments sont discrets, à peine visibles, entourés d'un cadre noir sobre. Le calcul est rapide dans ma tête : sept ans se sont écoulés depuis la réalisation de cette composition.

Je rentre précipitamment à la maison. J'entame les recherches afin d'en savoir plus sur celui ou celle qui se cache derrière la réalisation de cette silhouette d'une taille approximative d'un mètre soixante. Chaque jour, des centaines de personnes passent devant. Je me demande s'ils s'attardent, s'ils l'observent, s'ils la regardent ? C'est une fresque murale urbaine réalisée par une femme qui pour des raisons personnelles a choisi d'utiliser un pseudonyme.

Son vrai nom est Tamara Djurovic. S'il vous plait, ne l'oubliez pas.

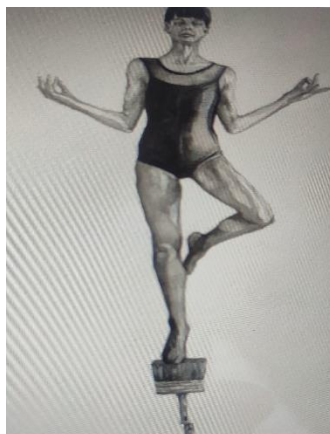
Je découvre avec effroi qu'elle est malheureusement décédée, suite à une leucémie, le 19 novembre 2020 à l'âge de quarante-six ans. La plasticienne s'en est allée juste quelques semaines avant ma toute première découverte de son existence. Cette image me hante, me bouleverse, me bouscule. La prise de conscience de sa disparition si jeune, en pleine crise sanitaire, me frappe de plein fouet

Alors je veux lui dire que là où elle est j'admire son travail. Au point que cette biographie tentera modestement de retracer son parcours et de la faire vivre en lumière. Je dois lui confier que ce récit commencera par quelque chose qu'elle ignore, à savoir ce qui s'est passé le lendemain de son envol éternel.

*Bureau du directeur éditorial du magazine culturel Beauty of Art
1303 Underwood Avenue
San Francisco, CA 94124
20 novembre 2020*

Marc Gibbs n'a pas fermé l'œil de la nuit. Il conduit trop vite sur le boulevard pluvieux de Bancroft. Il manque de peu de griller un feu rouge. Il entre dans le bâtiment, salue mécaniquement la standardise qui s'étonne de le voir si peu souriant en ce jour. Lui, qui d'habitude est si aimable, toujours disposé à échanger quelques banalités. Il dépose sa tasse de café encore chaude sur son bureau. Sa table est encombrée de documents relatifs à l'organisation d'un prochain vernissage d'une jeune artiste italienne. Il écarte quelques dossiers, fait tomber maladroitement son pot de crayons puis lève la tête sur un dessin qui figure au-dessus de sa table depuis plus d'un an. Il s'agit d'une esquisse de Hyuro qu'elle lui avait donné lors du festival NuArt en Norvège en 2019. En l'observant de plus près, il ne peut s'empêcher de sourire. Comment dans des circonstances aussi tragiques sa mémoire peut-elle lui faire surgir un souvenir heureux ?

L'image est claire. Il la revoit assise dans ce café dans lequel elle avait accepté de se prêter au jeu de l'interview. D'un côté, l'artiste. De l'autre le journaliste. Les deux ont un crayon dans la main. L'un écrit, coche les questions posées, ajoute des observations ressenties sur le moment présent pendant que l'autre commence à tracer le corps d'une femme à l'aspect longiligne et sportif tenant en équilibre sur deux pinceaux de peinture. Les poils fins viennent lui chatouiller son pied droit pendant que la jambe gauche est pliée derrière le genou opposé, telle une danseuse. On dirait que la funambule dont le visage dégage tant de douceur et de sérénité a troqué son fil contre deux baguettes magiques. Abracadabra, la silhouette a les deux mains tendues vers le ciel comme si elle se préparait à s'élancer dans les airs. De cette image si poétique, ce que Marc Gibbs retient relève de l'antagonisme : c'est l'évocation de la paix dans l'incertitude. La femme sur la feuille est puissante car elle parvient à trouver sa force dans cet univers instable. Il se souvient avoir gentiment taquiné Hyuro en lui demandant s'il s'agissait d'un auto-portrait ? Elle n'avait pas répondu, elle avait juste esquissé un sourire complice et satisfait, puis apposé sa signature. Après un court instant de réflexion, elle avait écrit tout en haut de l'image le titre *Cultivating the balance – trouver l'équilibre* pour cette acrobate de passage qui s'était subrepticement invitée à leur table.



Il la revoit mais il ne la reverra plus.

Alors, Marc Gibbs ne perd pas de temps. Il trouve les mots justes pour rendre immédiatement hommage à celle qu'il invite à reposer en paix. Son titre est élogieux :

Rest in Peace, Hyuro.

A Pioneering Force and Poetic Voice in Street and Contemporary Art.

Sa mission est évidente : il doit en l'espace de quelques pages faire comprendre que le monde vient de perdre une légende. Une voix poétique dans l'histoire de l'art urbain contemporain. Pour cela, il décide de lui écrire une lettre car la seule chose qui lui vient à l'esprit c'est le regret de ne pas lui avoir dévoilé tout cela avant. Avant que cela ne soit trop tard.

Chère Hyuro,

A l'heure où je t'écris, mes doigts sont en train de parcourir mon clavier. Voilà, t'es partie hier et le vide que tu laisses est immense. Incommensurable. J'ai tellement de peine à l'idée de penser que tu ne choisiras plus de couleurs, que tu ne mettras plus de pinceaux dans ton sac en toile et que tu ne grimperas plus en haut d'une grue pour peindre sur les toits des villes. La hauteur ne te donnait pas le vertige. Au contraire, ça te donnait des ailes. T'avais un talent fou. Un don rare. Un avenir prometteur. Ton sens de l'originalité aurait encore pu bien nous impressionner. T'étais plus qu'une artiste peintre, qu'un esprit rebelle et contestataire, qu'une philosophe, qu'une observatrice minutieuse de la société, qu'une mère de famille impliquée au sens de l'humour implacable, qu'une femme drôle, passionnée, curieuse et pleine d'entrain, qu'une conteuse d'histoires, t'étais plus que tout ça, t'étais comme une amie proche à des milliers de kilomètres. Un océan nous séparait mais l'art nous réunissait.

On a tellement papoté, échangé et rigolé sur une multitude de thèmes : du féminisme à la politique en passant par l'éducation scolaire qui selon tes dires se heurtait à développer l'esprit créatif des enfants. Je me souviens parfait du moment où tu m'as confié un de tes souhaits les plus secrets. Tu m'as dit : « J'aime l'idée que la notion du temps n'existe pas. » Tu as déclaré en anglais avec cet accent argentin qui te rendait si joyeuse : « Time is a control ». Voyais-tu déjà les grains se disperser au fond du sablier ?

D'ici peu de temps, les journalistes, les amateurs d'art, les collectionneurs vont venir frapper à ma porte. Ils vont m'interroger sur toi, ton travail, ta personnalité. Ils vont tenter le tout pour le tout pour obtenir la moindre confiance, l'anecdote la plus vibrante, l'adresse de ta dernière réalisation pas encore dévoilée. Qui d'autre que moi pourra leur expliquer que ta démarche était on ne peut plus personnelle ?

Inimitable. Unique. Remarquable.

Je ferai tout pour qu'ils comprennent que ta volonté de peindre dans la rue, d'habiller des murs nus, de faire passer des messages sous des formes oniriques étaient une invitation à converser avec le piéton de passage. L'interpeller sans que tu sois là mais en l'encourageant indirectement à prendre le temps d'observer. De saisir la clé de la réflexion. De cesser un temps soit peu de courir, de ralentir et pourquoi pas de s'installer à cette terrasse de laquelle on peut prendre le temps d'admirer la finesse de ton travail. Tu disais souvent que la vie n'avait pas de conclusion mais juste un tas de questions. A nous de trouver les réponses.

Alors voilà, toi et moi on a passé énormément de temps ces cinq dernières années. De toutes ses heures partagées principalement lors de festivals à l'autre bout de la planète, il y avait une sorte de rituel qui s'était établi entre nous. A chaque fois qu'on avait un projet en commun, ou bien si je devais faire une présentation en public ou alors si c'était ton tour de prendre la parole devant une large audience, il y avait toujours ce moment où tu tirais sur la manche de mon pull pour me dire : « on s'éclipse ? ». On l'a fait à Berlin. En Norvège. En Ecosse, à Miami. On a marché. C'est tout. Comme deux amis qui avaient besoin de prendre l'air. Tu m'as appris à m'émerveiller de l'inattendu. Ton sens aigu de l'observation m'ouvrait les yeux sur ce que je ne voyais pas ou plus. On ne se parlait pas pendant ces promenades et pourtant aussi contradictoire cela peut-il sembler, j'avais l'impression qu'on échangeait une conversation. Je n'oublierai jamais cette sensation. Tu m'as dit une fois : « I think we

need to hold onto that feeling, being uncomfortable, that sensation. I like that. It's a good sign." J'aime bien cette idée qu'on soit un peu mal à l'aise. Empoté. J'aime bien. C'est un bon signe.

Well my dear friend...you got me there.

Quelque chose doit naître après ta disparition. Je formule ici le souhait le plus ardent que quelqu'un se penche sur ton destin afin d'en créer une biographie magnifique. Il s'agirait d'un récit sans complaisance, celui d'une ascension pleine d'humanité. Cette lettre est donc un appel à candidature.

A bon entendeur.

Il a cessé de pleuvoir. Tu entends les oiseaux ?

Le soleil arrive dehors.

Je te laisse. Je vais marcher.

Marc Gibbs

*Pianola Bar
Calle de la Fe, n.6
28012 Madrid*

30 novembre 2020



Si cette peinture murale était une carte postale, voici ce que j'écirais au dos :

Cher Monsieur Gibbs,

Je vais peut-être vous surprendre en vous dévoilant que j'ai l'impression étrange d'avoir été désignée pour écrire la biographie de Hyuro. Ça peut sembler en effet bizarre, incongru, un brin prétentieux de ma part. Mais voyez-vous, depuis que j'ai appris que cette artiste pas comme les autres n'accordait presque aucune interview, cette distance face au refus de se plier à la notoriété n'a fait qu'accroître ma curiosité. Cette volonté de rester dans l'ombre tout en faisant passer des messages oniriques visibles aux yeux de tous m'a conduit à lister un ensemble de questions pour lesquelles j'ai déjà le bonheur voire le privilège unique d'avoir obtenu des réponses.

Votre appel à candidature a certainement dû résonner dans le monde entier si bien qu'au moment où je vous écris, vous devez déjà crouler sous les propositions. Avant toute chose, vous devez savoir que je ne suis ni biographe reconnue, ni historienne de l'art moderne, ni écrivaine engagée, ni journaliste confirmée mais une simple personne anonyme, de passage à Madrid, soucieuse de vous aider dans votre quête.

Hyuro est née en Argentine en 1974. Quarante et un ans après, elle était de passage dans le quartier de Lavapiès à Madrid, là où je me trouve actuellement.

Avez-vous déjà mis les pieds en Espagne ? Imaginons que la réponse soit non. D'accord ? Laissez-vous embarquer et prenez la direction de la capitale. En principe, je ne suis pas directrice mais cette fois-ci, je me propose d'être votre guide touristique. Pour commencer, démarrons la journée par un café au Pianola Bar. Installons-nous juste derrière la vitre pour sentir les doux rayons du soleil. De là, nous aurons le plaisir d'admirer une des fresques de Hyuro. C'est une halte car vous comme moi savons très bien que ce n'est pas ici que tout a démarré.

Sur le mur, un homme et une femme sans tête se tiennent l'un en face de l'autre. Pas de visages. Pas de figure. Pas de regards. Pas de sourires mais des mains prêtes à s'effleurer, à se retrouver. La distance entre les deux est infime. Ils ne se touchent pas mais leur proximité donne l'impression qu'ils sont sur le point de le faire, très lentement. Vont-ils s'embrasser, danser ou se dire au revoir ? Vont-ils s'enlacer pour une étreinte tante attendue ou est-ce le geste ultime avant leur séparation ? Je ne sais pas. Il m'est impossible de prévoir exactement quelle sera l'issue de cette scène. Le propriétaire du café pencherait pour des retrouvailles. Un client légèrement éméché a déclaré : « Jeux de mains jeux de vilains » en finissant son verre.

Mais quoi qu'il en soit, ils vont y aller doucement.

Rien ne presse car ils sont seuls.

Le mur est couvert d'humidité. Le couple est habillé comme deux personnages de Berlin des années 1930. Plus je la regarde et plus j'apprécie chaque détail : l'harmonie dans le choix des couleurs pasteltes, le jeu des ombres, la différence de taille entre les deux, les postures droites et fières des corps tendus. J'ai découvert le nom de cette fresque. L'image s'appelle « Reciprocidad ». J'hésite pour ma part entre deux noms : intimité ou pudeur.

Personne ne vit constamment dans la béatitude. Or, il suffit parfois de courir pour attraper le bus, de tenir la main de ses filles pour les aider à traverser la route, de descendre les sacs poubelles dans les conteneurs réservés à cet effet pour constater que ce couple anonyme est toujours bien là, tel deux personnes bienveillantes et rassurantes.

Ma quête m'a permis de lever le voile sur un des points mystérieux de mon obsession : pourquoi Hyuro peignait-elle des portraits sans visage ? J'ai à ce sujet d'importantes révélations à vous faire.

Quand puis-je me permettre de vous appeler afin de vous faire part de l'avancée de mon travail ?

Bien cordialement

Olaya H